



STORIES
BY CONTEMPORARY
FRENCH NOVELISTS

✦
BOWLER

NEW EDITION

STORIES BY CONTEMPORARY

French Novelists

EDITED WITH NOTES, EXERCISES,
AND VOCABULARY BY

MARION EDNA BOWLER

ASSOCIATE PROFESSOR OF ROMANCE LANGUAGES

SIMMONS COLLEGE, BOSTON



GINN AND COMPANY

COPYRIGHT, 1924, BY

MARION E. BOWLER

ALL RIGHTS RESERVED

PRINTED IN THE UNITED STATES OF AMERICA

735-7

GINN AND COMPANY

BOSTON • NEW YORK • CHICAGO • LONDON
ATLANTA • DALLAS • COLUMBUS • SAN FRANCISCO



Comain Colling

PREFACE

Contemporary French literature, as the reflection of a life complex and agitated as never before, would seem at first glance to be a chaotic mass of "isms": socialism, royalism, nationalism, internationalism, militarism, pacifism, feminism, regionalism, realism, symbolism, Catholicism, humanitarianism, mysticism—to enumerate the principal ones. To each school well-known names are attached, any one of which would deserve to be found in a collection that aims, as does this book, to present to the American student by means of the short story a group of representative French novelists of our own time, most of whom are also distinguished in other fields of literature. The choice has, however, been limited not only by the impossibility of including as many writers as such a wealth of material could provide, but by the fact that certain of the best-known, such as Anatole France, Pierre Loti, or Paul Bourget, have already been made accessible for class-room use, that others, like André Gide, Maurice Barrès, or Marcelle Tinayre, have not written short stories, and that the stories of still others would hardly be suitable for inclusion in a text-book.

The hope of the editor is that our American students may be led by these few names to acquaint themselves still further with a period too often neglected in our schools. For that purpose a bibliography of works on modern French literature has been added, and short studies of the authors included, together with the titles of several of their

prose works and a list of references, have been placed at the head of the stories. That such studies are incomplete and open to criticism goes without saying in view of the impossibility of passing final judgment on a period still so near us. As Brunetière says: "Il n'y a pas d'histoire des choses contemporaines." This collection of stories will, nevertheless, have served its purpose if it succeeds in stimulating interest in contemporary French writers and thus leading the reader to form a judgment of his own.

It remains for me to express my appreciation of the generous courtesy of the authors and the publishers who have been kind enough to authorize the use of the stories in this volume, and to acknowledge my indebtedness to Professor Eva Mottet of Simmons College for kindly verifying the correctness of the French exercises, and to Professor André Morize of Harvard University for his helpful suggestions and for his invaluable assistance in reading the proof.

MARION EDNA BOWLER

BOSTON, MASSACHUSETTS

NOTE. The New Edition differs from the earlier edition chiefly in the omission of one story.

M. E. B.

GENERAL REFERENCES ON MODERN LITERATURE

- AGATHON. Les Jeunes Gens d'aujourd'hui.
- BERTAUT. Romanciers du nouveau siècle.
La Littérature féminine d'aujourd'hui.
- BLAZE DE BURY. French Literature of Today.
- ERNEST-CHARLES. La Littérature française d'aujourd'hui.
- FLORIAN-PARMENTIER. La Littérature et l'Époque.
Histoire de la littérature française de 1885 à nos jours.
- GIRAUD. Maîtres d'autrefois et d'aujourd'hui.
Les Maîtres de l'heure.
- GLASER. Le Mouvement littéraire.
- HENRIOT. A quoi rêvent les jeunes gens?
- LALOU. Histoire de la littérature contemporaine.
- LANSON. Histoire de la littérature française, Livre 4: Fin
du siècle.
- LE GOFFIC. La Littérature française au dix-neuvième et au
vingtième siècles.
- MULLER ET PICARD. Tendances présentes de la littérature
française.
- RETTINGER. Histoire de la littérature française du roman-
tisme à nos jours.
- RIOU. Aux écoutes de la France qui vient.
- SABATIER. L'Orientation religieuse de la France actuelle.
- STROWSKI. La Renaissance littéraire de la France con-
temporaine.

CONTENTS

	PAGE
GENERAL BIBLIOGRAPHY	ix
HENRY BORDEAUX; LES AMATEURS DE SPECTACLE	1
CHARLES-LOUIS PHILIPPE; LE PLUS GRAND PÉCHEUR	9
HENRI DE RÉGNIER; LE COUP D'ONGLE	17
COLETTE; LE VOYAGE	25
RACHILDE; LE CHÂTEAU HERMÉTIQUE	34
REMY DE GOURMONT; SUR LE SEUIL	45
GEORGES DUHAMEL; LE LIEUTENANT DAUCHE	53
ROMAIN ROLLAND; L'ÉMEUTE	76
NOTES	101
EXERCISES	109
VOCABULARY	115

STORIES BY CONTEMPORARY FRENCH NOVELISTS

HENRY BORDEAUX

Henry Bordeaux, born at Thonon-les-Bains in Savoy, January 29, 1870, belongs to the younger generation of writers whose chief concern has been the solution of certain pressing problems of national importance, the most vital of which, to him, were the evils menacing family life in France. In many of his novels, therefore, which are as a whole classed as regional novels because their scenes are so often placed in the provinces, his aim has been to hold up the family as the great producer of individual strength, and while his writing may have suffered somewhat in its purely artistic value from this moral preoccupation, it has undoubtedly exerted a much needed influence in helping French literature to break away from the domination of the endless "isms" through which it was losing its hold on reality. As a regionalist, moreover, Bordeaux gives us wonderful pictures of his native Savoy, impregnating his landscapes, through his effective use of historical interest and customs, with that spirit of tradition and stability which constitutes his message.

Besides his novels, Bordeaux has written some valuable studies of contemporary writers and a few plays. The present story is taken from a group of tales which were the direct outcome of his observations as a law student, and are a good example of his skill in depicting character and in creating the provincial atmosphere of France.

Criticism: Ames modernes, 1894; Sentiments et Idées de ce temps, 1897; Pélerinages littéraires, 1907; Les Écrivains et les Mœurs, 1902.

Fiction: Pays natal, 1903; La Voie sans retour, 1902; Le Peur de vivre, 1903; L'Amour en fuite; Une Honnête Femme; Le Paon blanc, 1903; Le Lac noir, 1904; La Petite Mademoiselle, 1905; Les Roquevillards, 1906; L'Écran brisé, 1907; Les Yeux qui s'ouvrent, 1908; La Robe de laine, 1910; La Croisée des chemins, 1909; Le Carnet d'un stagiaire, 1911; La Nouvelle Croisade des enfants, 1914; La Maison morte, 1922; La Chartreuse du reposoir, 1932; Les Cloches intérieures, 1932; Le Chablais, 1932; Les Chênes et les Roseaux, 1934; etc.

REFERENCES

- J. ERNEST-CHARLES. Les Samedis littéraires
 FIDUS. Silhouettes contemporaines. *Revue des deux mondes*, May 15, 1920
 É. FAGUET. Henri Bordeaux. (Quelques Portraits d'hommes)
 P. DE GERLACHE. La Famille et l'époque française. *Revue générale*,
 April 15, 1920
 J. LIONNET. L'Évolution des idées chez quelques-uns de nos contemporains
 L. DE MONDADON. *Études*, May 20, 1920

LES AMATEURS DE SPECTACLE¹

A la Recluse l'hiver dure ni peu ni guère, et l'été le soleil n'envoie ses rayons qu'un moment, lorsqu'il est très haut dans le ciel et ne peut s'en dispenser. En manière de protestation ou de compensation, les habitants s'y amusent le plus qu'ils peuvent. L'amour et la guerre les occupent, et ce n'est guère différent. L'amour se conclut aux veillées où l'on parlotte tant que dure la chandelle. Et pour la guerre, il y a les coups et il y a les procès. Rien n'est meilleur pour passer le temps et bien prendre la vie. Surtout les procès qui obligent à fréquenter Neuville où siègent le tribunal de première instance et des cabarets bien pourvus de vin et d'alcool.

Quand on apprit au village que le forgeron Riboulard, dit Nez-en-moins, et le meunier Tarbotin surnommé Fa-

¹From *Le Carnet d'un stagiaire*, Plon-Nourrit et Cie, 1911.

rine, allaient plaider l'un contre l'autre, ce fut une joie bruyante, une occasion de vider des pots et la perspective d'un joyeux combat.

Un passage que Farine prétendait exercer sur les champs de Riboulard, bien qu'il ne fût pas enclavé, mais 5 en vertu d'une ancienne enclave disparue, causait le litige. C'était un beau procès, avec autant de pour que de contre, et tout l'embrouillamini des questions de servitudes apparentes, discontinues, et, par-dessus le marché, des prescriptions. On s'intéressa, on prit parti, on paria, la 10 commune se divisa en deux camps, et l'on goûta, en attendant mieux, les plaisirs de l'attente.

Cependant les deux antagonistes prenaient souvent le chemin de la ville. Comme elle n'est pas grande, ils s'y 15 rencontraient, et le soir, à la montée, où l'on ralentit le train, leurs chars se suivaient à peu de distance. Ils ne se parlaient pas, se lançaient des œillades menaçantes ou sournoises, s'observaient, se dépistèrent, se retrouvaient à l'auberge, buvaient, et dans le vin s'injuriaient, mais tout 20 bas, pour ne pas brouiller les cartes que chacun croyait bonnes. Tous deux connaissaient déjà, vieux routiers de justice, les cabinets d'avocats, les offices d'avoués, les greffes et les salles d'audience. Ils pouvaient considérer le Palais comme leur théâtre, car ils avaient eu diverses 25 fois l'occasion d'écouter les plaidoiries comme un drame dont le dénouement est plein d'inquiétude. Cependant, intéressés dans la partie, ils manquaient d'équité dans leurs appréciations.

Après de savantes marches et contremarches de leurs hommes d'affaires, le procès fut inscrit au rôle, appelé et 30 fixé. Tout le village connut la date, et l'on se promit d'assister à la bataille. La Recluse descendrait en masse sur Neuville: ne fallait-il pas savoir lequel des deux avocats

avait la langue mieux pendue? Allons, les moulins à paroles, à vous de tourner avec des mots, en place de vent, mais c'est tout comme!

Farine et Riboulard avaient, la veille, fait leur tour, apportant le nerf de la guerre, plus, le meunier, un gâteau doré, et l'autre, grand chasseur, un coq de bruyère . . . Un soldat bien nourri met plus de cœur à la besogne, avaient-ils pensé tous les deux.

Comme ils remontaient presque à la même heure, l'orage les surprit sur la route.

Pour atteindre, de Neuville, la Recluse, on passe un col pas bien haut, mais découvert. Un petit bouchon est là, guettant les voyageurs que la montée fatigue. Il y a une remise pour les chars, un bout d'écurie et une salle à boire qu'indique un petit sapin pendu à une galerie.

Farine, qui était devant, fut arrêté à l'auberge au plus fort de l'averse. Quand il entra, il n'avait pas un poil sec et gargouillait sur le plancher. On mit au feu un fagot de sarments pour le réchauffer et l'on plaça devant lui un broc de vin rouge, vieux de deux ans et déjà gaillard.

Moins d'une demi-heure plus tard, Riboulard se précipitait sur la porte. Il avait reçu toute l'eau du ciel sur le corps et la répandait à son tour comme un arrosoir. Il fut accueilli par des rires, mais le meunier lui céda sa place au feu par commisération ou parce qu'il était déjà séché à peu près.

Les deux ennemis étaient seuls dans la salle avec le cabaretier qui, pour garder ses pratiques, ne se mêlait point de leurs histoires et qui, d'ailleurs, allait et venait, un garçonnet dans les jambes, un chien sur les talons. Pour comble de malheur, on les avait servis sur la même table, côte à côte, comme deux collègues. Sûrement cela

finirait mal et le forgeron, prompt à se croire persécuté, imaginait déjà un guet-apens et se tâtait les poings.

Farine vida son verre, fit claquer sa langue et proféra à voix haute :

— Il est bon.

Riboulard, soupçonneux et inventif, crut qu'il parlait de son procès et ne souffla mot. Mais dans ses vêtements mouillés il transpirait de colère. L'autre ajouta :

— A votre santé.

Se retournant, le forgeron chercha du regard le cabaretier, à qui ce vœu s'adressait sans doute. Point de cabaretier dans la salle. On a beau se haïr, une politesse en vaut une autre.

— A la vôtre, murmura-t-il, à demi étranglé.

Sur ce souhait réciproque, ils se turent. Ils se turent longtemps. L'aubergiste, rentrant, les trouva tout occupés à se taire :

— Eh ! vous n'êtes pas bavards, vous autres !

— On est ce qu'on est, lui fut-il répondu, et il se le tint pour dit.

Au dehors, le vent et la pluie faisaient rage, conspiraient pour les enfermer nez à nez. Nez à nez, c'est une façon de parler, puisque l'un était surnommé Nez-en-moins.

A tour de rôle, ils inspectèrent la fenêtre pour mettre fin à ce gênant tête-à-tête. Mais le ciel se moquait d'eux à écluses ouvertes. Que faire, dans une auberge, sinon boire ? Et boire sans parler, quel supplice ! Au deuxième pot, toujours dégouttant mais réchauffé, Riboulard fut contraint d'ouvrir la bouche par tous les mots qui s'y étaient amassés :

— Alors, c'est pour demain, affirma-t-il.

— C'est pour demain, approuva le meunier.

Nouveau silence. La situation était intenable. Farine qui, pendant tout ce temps, avait laissé mijoter un projet dans sa tête comme une soupe sur le feu, la dénoua d'une façon inattendue. Il se leva avec sa chaise, s'approcha de son adversaire tout près, si près que l'autre voulut se reculer, et lui tapa sur l'épaule :

— Dis donc, si on s'arrangeait ?

La foudre fût tombée sur la maison que le forgeron s'en fût mieux accommodé que de cette proposition saugrenue. Il poussa un grognement de défense qui exprimait tant bien que mal sa surprise. L'insinuant meunier reprenait sans retard :

— Est-ce que j'y tiens tant que ça à passer sur ton trèfle et tes pommes de terre ? Puisque j'ai la route.

— Juste, reconnut Riboulard, qui, déjà, se croyait vainqueur.

— Mais c'est pour le principe. J'ai droit. Quand on a droit, on a droit. Il n'y a rien à faire.

Le forgeron n'approuva pas cette seconde affirmation, bien qu'elle lui parût assez forte.

— Et puis il y a ton eau.

Car le meunier visait une source qui appartenait à son ennemi et dont il avait anciennement négocié l'achat sans succès. Le présent procès cachait des menées souterraines. Riboulard, malhonnêtement, tourna le dos. L'avisé Farine changea de tactique :

— C'est toute la commune qui serait volée si on s'arrangeait.

L'autre dressa l'oreille et se remit en place.

— On ne dirait rien, et demain ils descendraient tous, continua le meunier.

Cette perspective de duper leur monde les amusa tant qu'ils trinquèrent. Et de fil en aiguille, ils trouvèrent un

joint pour terminer la lutte : l'un abandonnerait le passage dont il n'avait pas besoin, l'autre céderait son eau pour un prix convenable. Ils commandèrent à l'aubergiste une bouteille du *meilleur*, et réclamèrent de l'encre et du papier. Après l'averse le soleil avait reparu, mais ils n'y 5 prenaient pas garde. Quand ce fut fini, daté et signé—non sans peine, car la rédaction leur coûta une suée—Riboulard conclut :

—Ce n'est pas tout, ça. Maintenant, il faut redescendre à la ville. 10

—Quoi faire ? interrogea Farine.

—Informers nos avocats, rayer la cause.

—As-tu payé le tien ?

—Bien sûr.

—Moi aussi. 15

Et le meunier d'ajouter :

—Ils ne rendront pas l'argent.

—Bien sûr, répéta l'autre.

—Alors, il ne faut rien leur dire.

—En voilà une idée ! 20

—Et une bonne. Demain, ils causeront tout leur saoul. On verra s'ils ont travaillé. Et toi et moi, bien arrangés, bien d'accord, en beaux habits, et tranquilles, on sera là pour entendre, rien que pour son plaisir. Sans compter la vue de tout ce monde, descendu exprès et qui ne saura 25 rien de rien.

Riboulard, émerveillé d'une combinaison aussi plaisante,—ce Farine, quelles inventions tout de même!—éclata d'un large rire qui fit accourir l'aubergiste.

—Chut ! réclama le meunier. 30

Ils se levèrent et payèrent.

—On s'en va ensemble ? demanda le forgeron, tout fier de son nouvel ami.

—Mais non, mais non. Toi d'abord, moi ensuite. Puisqu'on est en guerre.

—Puisqu'on ne l'est plus.

—On l'est pour les autres.

5 —C'est juste.

Ils rentrèrent au village, l'un devant l'autre, et les comères qui les virent passer successivement ne manquèrent pas de rapporter :

—Voilà les plaidants qui reviennent de la ville. Regardez ces faces longues et ces yeux rouges. C'est leur
10 procès qui les travaille. Et demain, c'est le grand jour.

Le lendemain, le Palais de justice donna tout entier—magistrats, huissiers, greffier, avoués, avocats, surtout avocats—pour deux plaideurs qui s'étaient réconciliés et
15 qui, endimanchés, désintéressés et goguenards, goûtèrent, en présence de leurs concitoyens sérieux et attentifs, le plaisir d'un spectacle organisé pour eux-mêmes à grands frais, comme les souverains s'en peuvent seuls offrir.

CHARLES-LOUIS PHILIPPE

Charles-Louis Philippe was born at Cérilly, Nièvre, in 1875 and died in 1909. The poverty of his youth brought him into close contact with the more painful phases of life and made him exceptionally well fitted to interpret in his novels and short stories the problems of the proletariat to which he himself belonged. His desire, which at once differentiated him from the majority of writers of his generation, was to lose sight of his own ego in a faithful attempt to enter into his characters. In so doing, he has displayed both depth of observation and power of insight, together with a tenderness towards the poor and unfortunate that sometimes borders on sentimentality. His style, combining something of the tortuosity of the two Goncourt brothers with a primitive directness that is the distinctive mark of his own talent, produces on the reader an impression of crude realism and has tended, by its peculiarities, to offset the real value of his influence on his contemporaries because of the extremes to which it was carried by his imitators. Nevertheless it must be remembered that it was his sincerity and his effort to deal with the realities of life that gave the impetus to the reaction in France against the dilettantism which was strangling French genius.

Novels and Stories: La Mère et l'Enfant, 1900; Le Père Perdrix, 1902; Marie Donadieu, 1904; Croquignole, 1906; Dans la petite ville, 1910; Charles Blanchard, 1913; Contes du matin, 1916.

REFERENCES

- MICHEL ARNOULD. L'Œuvre de Charles-Louis Philippe. *Nouvelle Revue française*, February 15, 1910
LÉON-PAUL FARGUE. Preface to "Charles Blanchard"
ANDRÉ GIDE. Charles-Louis Philippe, conférence, Paris, 1911
New Republic, 1. 28-29, January 16, 1915
Nouvelle Revue française, February 15, 1910